

Ce livre est le troisième volume d'une forme d'histoire humaine et politique du 20^{ème} siècle, que Wilhelm Gengenbach nous a léguée, en consacrant douze années à écrire sa vie de militant.

Willy, comme il aimait qu'on l'appelle, est né bâtard en 1914, dans une société où la vision de la famille et de la race sont telles qu'il sera martyrisé tout au long de son enfance, jusqu'à ce qu'il se révolte et s'impose physiquement, tant vis-à-vis des autres enfants que des adultes. La première fois où il se sent traité en homme, d'égal à égal, c'est avec des militants ouvriers allemands qui ont connu le mouvement spartakiste et le gagnent à une certaine idée du communisme, une idée qui n'a pas encore subi les déformations hideuses du stalinisme. Nous sommes alors en 1929 et il a quinze ans. Le fascisme pointe déjà sa menace.

Willy est arrêté une première fois en 1933 par les Nazis, parvenus au pouvoir par les voies de la « démocratie » bourgeoise. Il est envoyé au camp de concentration du Börgermoor, avec une fournée de militants, les premiers envoyés dans les camps. Faute de preuves, il sera libéré au bout de six mois. Il découvre alors que la vie quotidienne sous le nazisme est déjà telle qu'on n'y trouve même pas les parcelles de vie sociale que l'on pouvait créer au camp, ces refuges contre la barbarie organisée. Willy apprend à militer dans ces conditions, les plus dangereuses.

Willy étant sous le coup d'un mandat d'arrêt pour préparation à la haute trahison, il est décidé qu'il doit se réfugier en France. C'est à ce moment que nous a amené le premier volume de son récit (*Face au fascisme allemand 1929-1933*, Acratie 2006).

*

Le second volume (*À l'école de l'exil 1933-1934*, Acratie 2013) s'ouvre donc à Paris. Willy y découvre une inégalité qui le choque dans le mode de vie des dirigeants du Parti communiste allemand en émigration, par rapport aux simples militants. Son idéal d'égalité ne le supporte pas, et il exige des explications. C'est l'affrontement avec un député, Hans Beimler. On lui assigne alors une mission l'obligeant à revenir en Allemagne, en clair c'est une condamnation à mort.

Il retourne jusqu'à la frontière suisse de l'Allemagne, mais là, ses camarades refusent de le laisser entrer au pays, car sa présence ajouterait à leurs propres risques. De retour à Paris, il est mis à l'écart, sous le coup d'une procédure en vue d'exclusion. Le suicide est pour lui le moyen de ne pas trahir sa conviction de véritable communiste. Il se jette dans la Seine. Sauvé, entre les mains de médecins juifs, il est intégré à la vie quotidienne de militants du PCF des onze et douzième arrondissements parisiens.

Sa vie personnelle va ainsi se rapprocher de la jeune Denise, ouvrière mécanicienne-culottière, avec qui il va vivre un moment en banlieue parisienne, à Vitry-sur-Seine. Sur le plan politique, Willy tente de garder une indépendance d'esprit, critique l'attitude générale des militants qui se contentent de suivre la direction de leur parti et ne lisent que l'Humanité. Le parti allemand lui attribue un chien de garde, Max, avocat de profession. Mais Willy sait prendre ses libertés, et il se protège en usant avec énergie de ce qu'il sait faire le mieux, militer.

*

Le volume présent s'ouvre au milieu de l'année 1934, à la veille donc du Front populaire et de l'année 1936, une année restée en France comme une référence à des acquis sociaux d'importance, les 40 heures, les premiers congés payés, etc.

Le récit de Willy démystifie la belle image. Sa description de la vie quotidienne pour un couple de prolétaires montre que 1936 a d'abord été un Front populaire électoral mis en place par les appareils politiques de gauche. Les mouvements de grève seront étouffés par les directions des syndicats et du Parti communiste français. Quant aux belles conquêtes, elles sont utilisées de manière à endormir la classe ouvrière française, alors que les problèmes les plus graves s'amoncellent aux frontières du pays.

A l'Est, Hitler, au pouvoir depuis trois ans, est en train d'éliminer le mouvement ouvrier lui-même. Il se prépare à s'en prendre à la jeune URSS, issue d'une révolution ouvrière que tous les gouvernants d'Europe, et l'ensemble des patronats, rêvent d'éliminer et d'en effacer jusqu'au souvenir. « *Plutôt Hitler que le Front populaire* », pense-t-on alors dans le beau monde. Au Sud, la révolution espagnole est en train d'être massacrée, et avec elle l'espoir d'une extension de la révolution sociale, là encore avec l'aide des fascistes hitlériens.

La guerre se prépare, une guerre dont on peut penser qu'elle sera encore plus horrible que la précédente en 1914-1918. Mais si Hitler ne cache pas son jeu, si au contraire il affûte de la manière la plus aiguë sa population pour en faire un peuple de guerriers implacables, les autres puissances d'Europe anesthésient leur population en parlant de paix... ou de congés payés.

*

Bien que Willy soit critique envers la direction du Parti communiste français et celle du parti allemand, il pense que c'est une force d'y appartenir. Le parti reste une organisation indispensable à une prise de conscience des masses. Pour lui, « *le Parti, c'est la base* ». Et lui se revendique militant de base avec force et fierté. Il croit en la base prolétarienne, celle qui fera bouger les choses, celle qui pourra œuvrer à la transformation du parti et lui insuffler l'espoir en un monde nouveau. Il fait donc le travail de base que le parti ne fait pas. Et il garde l'espoir d'un parti vraiment démocratique, où la parole serait libre et les propositions discutées.

Quand il arrive à Paris en début d'année 1935, c'est désormais un exilé sans papiers, menacé d'expulsion à tout moment, qui n'a aucun droit, pas même celui de travailler. Mais là, il y trouve une « famille » auprès des camarades du PCF qui l'accueillent, l'hébergent, le soutiennent financièrement et grâce à qui il vivra de petits boulots rémunérés qu'on lui propose. Pour Willy, tout est bon à prendre : il travaillera pour Léon Gourévitch, un juif chez qui il installera l'éclairage dans sa boutique. Il peut compter sur Maurice, le gérant du théâtre Antoine, où il a pu trouver un petit rôle, il rencontre Léon Leyritz le sculpteur, pour qui il pose, il gardera les enfants de Madeleine Launay, une anarchiste et antimilitariste, travaillant dans un centre de recherche. Il fera la connaissance de Pierre Stibbe, un avocat radical-socialiste qui lui procurera un récépissé de trois mois renouvelable.

À Vitry, où il loge avec Denise dans une petite chambre, il se retrouve dans un quartier populaire de la région parisienne. Ce sont des petits gestes des voisins au quotidien, des petites intentions, qui touchent Willy, ce sont ces présences chaleureuses qui l'émeuvent, ce soutien inconditionnel des camarades qui sont toujours là quand il a besoin. Ses discussions

passionnées avec ses camarades Émile, Léon, avec qui il exprime son opinion sur la situation internationale, la situation dans le Parti et ses dirigeants, sur lesquels il ne se fait aucune illusion, sur le danger fasciste qui couve, tant en Allemagne, qu'en Espagne.

Au marché, en ballade, lors de la vente de l'Huma, il discute sans relâche et informe de la situation de l'Allemagne et de la montée du fascisme. Sa lutte contre ce fléau, il la transmettra à quiconque veut l'entendre. Mais à la base, on l'écoute poliment : « *la grande masse des militants et des non-organisés, vivaient la perspective des congés payés et de la semaine de cinq jours comme une délivrance de l'exploitation. Le fascisme était du coup ravalé au dernier rang des nécessités de la lutte* ». À la lecture de l'Huma, Willy se rend compte que le danger fasciste n'est pas non plus pris avec un grand sérieux à la direction du Parti communiste français, qui se vante de savoir aisément mater ce danger, pour ce qui est de la France.

Willy aura des discussions enflammées sur la politique extérieure avec Mimile, le camarade avec qui il diffuse assidument l'Huma pour soutenir les camarades espagnols, en faisant du porte-à-porte. La vente de l'Huma, c'est sa bouffée d'air et il y tient. Il aime parler avec les gens et apprendre d'eux, de leur vie. Il fera la connaissance de Louis, ouvrier-ajusteur chez Panhard. Willy apprend des choses de la vie à l'usine en France. Il dira, à plusieurs reprises : « *Moi, j'aime tout le monde, sauf ceux qui n'aiment personne* », « *Moi, j'aime tout le monde, sauf les fascistes, les flics et leurs patrons les capitalistes* ». Il apprécie la compagnie de Rachid, le marocain, ouvrier chez Renault, qui lui apprend d'autres choses sur son pays, et la présence de la mère Capra, sa compagne, chaleureuse et pleine d'attention envers Willy. Il dira d'elle qu'elle est plus communiste que certains qui prétendent l'être, car elle s'est mise avec un Marocain en dépit des réflexions de sa famille. Willy aura des discussions enflammées et passionnées avec ses voisins de palier, Fernand et Clémentie, sur la révolution Russe. Au hasard d'une ballade avec Denise, il rencontre Mélanie qui lui parle de la Commune et de 1917.

Lors d'une assemblée générale, en présence de Decaux, le père Serre, Willy nous fait part des pratiques répressives de la police politique des sociaux-démocrates en Allemagne, qui pouvait faire trente morts lors d'une manifestation. Des méthodes répressives dignes des pratiques fascistes, dira-t-il. On parle aussi du Front Populaire, des congés payés, des améliorations des salaires et des conditions de travail, ce seul espoir qu'on donne aux travailleurs du rang et qui deviennent leur seule priorité et leur seule préoccupation. Willy, lui, ne se fait aucune illusion en juin 36 et s'insurge même envers les ouvriers qui ne pensent qu'à obtenir les congés payés. La priorité pour lui, c'est la lutte contre le fascisme, la prise de conscience que la France aussi est menacée, le besoin de s'y préparer.

Dans la montée populaire de 1936, Willy prend conscience de l'importance des femmes pour faire bouger les choses (Denise prend sa carte au Parti) et dit qu'il faut qu'elles se battent aussi pour obtenir le droit de vote, droit que les femmes allemandes ont déjà obtenu. Willy est sensible à la question de la condition de la femme. Denise tombe enceinte deux fois en deux ans. La première fois, elle avorte comme on le fait à l'époque, clandestinement puisque c'est interdit, et cela se passe mal. La deuxième fois, elle met au monde une petite fille chétive qui meurt, car elle a été obligée de travailler jusqu'au bout. Willy relie ses expériences personnelles et celles de ses proches à la politique, et milite pour toutes ces questions humaines, dénonçant le fait que le Front Populaire les ignore.

Les livres tiennent une place importante dans ce troisième volume, comme dans le précédent. Les livres, c'est sa vie et il rattrape tout le temps où on l'a empêché de lire, comme il dit. Il pense qu'il est important de lire aussi des auteurs qui ne sont pas de son bord. Non seulement il a ce besoin immense de lire, mais aussi de parler de ses lectures, et il s'efforce de le faire avec Denise, sa compagne, même si elle semble y trouver peu d'intérêt. Il aura ce joli mot envers elle qui ne lit pas, trop épuisée de ses soixante heures par semaine passées à l'usine : « *J'espère même qu'un jour, tu pourras t'offrir le temps de lire, toi aussi* ». Lire pour s'émanciper, lire pour « *s'affranchir de la tutelle du patronat* », c'est la conviction qu'il essaie de transmettre à Denise. C'est sa part de liberté et son seul espoir est de voir un jour jaillir l'idéal communiste.

Willy nous fait également connaître la vie quotidienne et le point de vue de Denise, simple ouvrière couturière. Denise travaille chez Alba, une entreprise où l'exploitation patronale est très dure. Lorsque monte l'espoir créé par l'élection du Front populaire, elle est pleine d'illusions, malgré les mises en garde de Willy qui n'a aucune confiance dans les socialistes français, encore moins dans le Parti radical. Denise, qui ne baisse pas les bras devant les difficultés de la vie, se montre alors combative. Son moral est à l'unisson de celui de la classe ouvrière française. Elle revient rayonnante de la Bastille : « *C'est gagné. L'on ira tous les deux en vacances à la mer.* » Après l'obtention accélérée des congés payés (15 jours), des augmentations de salaires, des délégués syndicaux reconnus, les 40 heures, les conventions collectives, on va voir le patronat reprendre le dessus et rogner toutes les conquêtes ouvrières. Denise subira la répression patronale en tant que déléguée syndicale et finit par être licenciée en 1938. Elle devra chercher du travail à faire chez elle.

*

On a beau jeu, de nos jours, de dénoncer les horreurs du nazisme. Les films, les livres d'école, nous présentent comme une évidence qu'un tel régime est à dénoncer. Mais rares étaient ceux qui la dénonçaient, cette évidence, lorsqu'il était encore temps de pouvoir l'empêcher de mûrir complètement. C'est que les patronats du monde capitaliste étaient admiratifs de Hitler : en voilà un qui avait su briser toute grève, supprimer tous syndicats, et donc assurer l'idéal rêvé de leur monde : une production et une exploitation sans plus aucune entrave.

Et d'un autre côté, du côté du monde ouvrier, il n'y avait pas non plus de véritable volonté pour combattre le fascisme allemand. Certes, les divers partis communistes se devaient de faire un minimum de gestes de solidarité envers leurs camarades allemands pourchassés, abattus physiquement, par le régime hitlérien. Mais l'ensemble du mouvement ouvrier, lui, était aux mains de bureaucrates aux ordres des dirigeants de l'URSS. Ceux-ci avaient pris soin de faire de la soi-disant Troisième Internationale communiste, non plus l'outil de la révolution sociale mondiale qu'avaient voulu les révolutionnaires du vivant de Lénine, mais une force d'appoint international, obéissant à leurs volontés de garder le pouvoir.

Face au danger d'une agression fasciste par le régime de Hitler, le dirigeant suprême de ce régime se prétendant soviétique, Staline va imposer pour politique aux divers partis communistes, d'abandonner tout discours révolutionnaire. Ils ont ordre au contraire de démontrer chacun à sa propre bourgeoisie qu'elle pourra compter sur eux, pour l'aider à gagner l'adhésion populaire et la soutenir, dans une guerre éventuelle, à une condition et une seule : ne pas s'en prendre à l'URSS.

Oubliée donc l'émancipation de tous les opprimés. Une seule préoccupation guide cette soi-disant Internationale commandée depuis Moscou : la défense nationale de l'URSS, la défense donc d'un régime qui a confisqué la révolution et le pouvoir ouvrier. Mais pour continuer de bénéficier d'un minimum d'adhésion populaire, on continue de prétendre, dans les mots, que le régime est communiste, que les partis sont communistes. Voilà ce qui se cache, dans le cas de la France, derrière l'alliance tactique électorale entre les socialistes (SFIO et Parti radical-socialiste) et le Parti communiste pour les élections de 1936, et qui prend donc pour nom « *Front populaire* ».

Willy n'a pas la vision politique que nous disons ici. Pour lui, le Parti communiste français, et les autres avec lui, sont encore possible à redresser, et c'est aux militants de base qu'il revient de le faire. S'il y a un problème, il n'est dû qu'à des « erreurs », ou même des « trahisons » de la part de certains dirigeants, bref ce serait affaire de défauts personnels. De même, il imagine qu'en URSS, les masses peuvent encore jouer un rôle décisif, et que leur mobilisation sera telle que l'URSS ne pourra que sortir victorieuse de la guerre qui se prépare contre le régime nazi.

Mais ses yeux, ses oreilles, ses sens totalement mobilisés l'aiguillent vers des vérités essentielles : il y a un problème dans ce choix politique de Front populaire, il y a un problème dans l'attitude de supériorité que prennent les dirigeants et autres chefs dans le parti, il y a un problème dans le fait que la masse des militants se contente d'ânonner ce qui est dit dans le journal du parti, il y a un problème dans le fait que les masses elles-mêmes n'aient accès à pratiquement aucune culture ... De chacun de ces problèmes, Willy fait une source de questionnement révélateur, éclairant, et cette lumière est parfois plus crue et plus révélatrice que les plus belles des théories.

Willy, il le dit abruptement, n'est pas trotskyste. Mais il n'est pas non plus stalinien. Il s'insurge contre l'idée qu'il faille suivre, pour un militant communiste, tel ou tel dirigeant. Il défend, bien au contraire, l'idée que le mouvement communiste a besoin de militants qui se cultivent, qu'ils lisent, - et pas seulement la presse de leur parti -, qu'ils se fassent une opinion par eux-mêmes, et en se confrontant à la réalité par le militantisme quotidien, le porte à porte, la vente à la criée, le travail clandestin quand il le faut.

Paradoxalement, Willy sera tout de même taxé de trotskyste, au cours de ces années 1936-1938. Et cette étiquette le fait bondir. Il met un trait d'égalité entre Trotsky et Staline, les présentant tous deux comme des manœuvriers d'appareil, tous deux également désireux de disposer du pouvoir. Il accuse Trotsky de ne pas appeler à la défense de l'URSS face à l'attaque imminente par les nazis allemands. Mais la politique de Trotsky, en vue de la guerre qui se prépare contre l'URSS, est, textuellement : « *Défense inconditionnelle de l'URSS !* ».

Willy se targue de toujours se faire son avis personnel. Mais ici, il semble bien qu'il ait fini par simplement reprendre la propagande, que l'on peut retrouver aujourd'hui dans les archives de l'époque, du journal L'Humanité. Et nous ne le suivons donc pas non plus lorsqu'il s'en prend, à notre avis injustement, aux simples militants qui ont soutenu Trotsky.

A sa décharge, on peut être sûr que ce qu'il nous dit ici est bien sa vision des choses et sa pensée, telle qu'elles ont été à cette époque. Et c'est tout l'intérêt de son œuvre que d'entrer au plus profond d'une pensée militante de base, de ses questionnements, de ses

difficultés, de ses interrogations, en même temps que de ses convictions, de sa flamme et de sa foi en l'humain et en la collectivité.

En se plongeant dans les pages du volume ici présent, le lecteur sera un instant dérouté. C'est que nous sommes au cœur d'un problème crucial, aux yeux de Willy. Le problème peut nous paraître obscur, mais une lecture attentive nous éclaire au bout de quelques pages. Un militant communiste hollandais a été condamné par le régime nazi, qui l'accuse d'avoir incendié le Reichstag. Et en même temps, il est dénigré et montré du doigt par l'Internationale aux mains de Moscou.

Dans la manière dont ce jeune mais expérimenté militant est ainsi traité par son propre parti, Willy reconnaît, instinctivement, immédiatement, les méthodes avec lesquelles des bureaucrates du parti allemand l'ont traité, à Paris, lorsqu'il a simplement demandé des explications sur les inégalités de moyens dont on dispose, selon que l'on est dirigeant ou simple militant. Alors, pour Willy, le parallèle est criant, total, avec ce que subit le jeune Van der Lubbe : un rejet vers une condamnation à mort dans le mépris et la salissure. Willy mènera une véritable enquête politique, pour comprendre, et il comprendra, non pas tant à partir des théories politiques, mais, et cela est tout aussi important, à partir des comportements humains.

*

Ce troisième volume du récit autobiographique de Willy Gengenbach aura donc mis douze années avant de pouvoir paraître, après le premier. La vie d'un humble militant n'intéresse guère les maisons d'édition. Il restera encore à paraître un quatrième et dernier volume. Willy y écrit son arrestation et son internement au camp du Vernet, en tant que suspect politique parce qu'Allemand. Malade, il est hospitalisé à Toulouse, d'où il s'évade avec la complicité de Denise.

De retour à Paris en 1941, il milite dans la clandestinité. Écœuré par le chauvinisme du PCF (« *À chacun son boche* »), il milite en véritable internationaliste, contacte des soldats allemands, organise un réseau d'informations sur les déplacements de troupes et organise des filières de faux papiers. Il dénonce l'indifférence des organisations de résistance, du PCF aux gaullistes, face aux menées antisémites et aux rafles anti-juives. Lui, trouve le moyen d'en être prévenu et informe la communauté juive de Paris. Il met au point une méthode pour éliminer un officier SS en évitant les représailles habituelles. Il monte enfin une tentative d'assassinat de l'écrivain Céline, antisémite très actif.

Arrêté par la Gestapo, il ne reconnaît que ses convictions. Il est condamné à la pendaison pour ses activités en France. Envoyé en Allemagne, les interrogatoires à la prison de Ratingen en 1945 sont « *l'épreuve la plus barbare* » de sa vie de militant. Lorsque Himmler décide la solution finale, l'élimination de tous les communistes encore vivants, il y échappe en s'évadant d'un convoi de « transfert » à la mort.

À la fin de la guerre, Willy choisira de rester au PCF pour y militer, car il pense que s'y trouve une opposition à sa politique droitiste. Dans les années 1951-1956, il milite à la base, comme toujours, animant une cellule d'ouvriers mineurs en argile, en Seine et Marne. Et malgré l'interdiction du PCF, il soutient les nationalistes algériens en lutte pour l'indépendance. Son témoignage s'interrompt avec l'arrivée au pouvoir de de Gaulle, en 1958. Willy n'aura plus la force d'écrire, il s'éteint le 2 janvier 2002. Les camps et les

prisons, la torture et les séquelles n'auront jamais éteint son combat et sa foi en un avenir humain.

Willy parle politique, pense politique, résonne politique. C'est la politique qui remplit sa vie, et cela aussi il le revendique. Willy ne mâche pas ses mots. Son langage est parfois cru, parfois dur envers Denise. Parfois, il s'attarde sur quelque passage poétique et littéraire, quand il se trouve au contact de la nature, un souffle de liberté pour lui.

Sa vie aura été animée par l'envie de rencontres nouvelles partout et dans tous les milieux, avec l'envie insatiable de discuter et de transmettre. Il gardera toujours en lui son idéal communiste. Il dira un jour à Denise, en lui cueillant des lilas : « *Les lilas se faneront. Nous-mêmes, nous nous fanerons à coup sûr. Mais pas notre idéal* ».

L'Ouvrier, janvier 2018
Louvrier.org

* * *

L'ensemble de la partie rédigée originellement en Allemand est déposé au Fritz-Hüser-Institut sous la cote 50-2 32 27 / 232 28 Stadt Dortmund Ostwall 64 – 44122 Dortmund, et au Schiller – Nationalmuseum, Deutsches Literaturarchiv W-7142, Marbach am Neckar. Elle se compose de 5 parties intitulées : Erster Teil : Und niemand sei es gegeben die dritte lehre zu künden ! In einem leben des kampfes gegen den faschismus seinem auftraggeber des internationale kapitalismus ! (1929-1931) ; Kapitel Zwei : Die zeit der prüfungen ; Dritter teil : 1933, die zeit des nein ; Vierter teil : Verbannung die zeit des soll und haben !

Une copie des tapuscrits en allemand, couvrant la période 1929-1934, et leur traduction en français (pour les années 1933 et 1934) par Isabelle Campion et Jacqueline Bois, ont été confiés à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine (BDIC) en 2012, ainsi que les 6 tapuscrits initialement rédigés en français et couvrant la période 1935-1957.

Conservés sous la cote ARCH 0009, ces textes sont librement consultables : les collections de la BDIC sont ouvertes, gratuitement, à tous les publics.

Un inventaire détaillé est consultable en ligne à partir de la page d'accueil de la BDIC (www.bdic.fr), rubrique « Base archives : Calames ». (Le lien direct est : <http://www.calames.abes.fr/pub/bdic.aspx#details?id=FileId-1522>)

La BDIC accueille volontiers toutes propositions de dons d'archives. Pour tout renseignement, il est possible de contacter Franck Veyron, responsable du département des archives de la BDIC, à l'adresse franck.veyron@bdic.fr.